

VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 19

Axel Kahn

“Lorsqu'il s'est agit de protester, au nom de ma science notamment, eh bien je suis descendu dans la rue.”

Aujourd'hui, on a rendez-vous avec une voix médiatique de ces 30 dernières années, Axel Kahn qui a 74 ans. Axel Kahn c'est un généticien reconnu. Il communique également depuis des années sur sa science et sur les questions éthiques qu'elle soulève. Il a d'ailleurs longtemps présidé le Comité Consultatif National d'Ethique. Vous découvrirez aussi une autre passion d'Axel Kahn, qui l'habite depuis toujours : la marche, le chemin et la beauté qui l'accompagne.

Pendant qu'on parle dans un salon qu'il décrit un peu comme étant en pagaille, alors que pas du tout, tout est parfaitement rangé, le soleil se couche sur Paris et son appartement s'assombrit. Vous allez voir qu'il a l'habitude de s'exprimer. Vous allez aussi pouvoir entendre son formidable rire.

INTRO

Je suis Marie Misset et aujourd'hui, je suis dans le salon d'Axel Kahn.

Bonjour Axel Kahn,

Bonjour,

Oh je m'appelle Marie, je vous le dis comme ça,

Marie ?

Marie oui, Marie Misset. Comme ça, ça peut nous aider.

MariE ? Ou MarinE ?

MariE.

Bonjour Marie.

Vous êtes un marcheur infatigable, un généticien brillant, un humaniste en perpétuel mouvement. Un chercheur aussi en quête, un fils qui se souvient et qui transmet, un père, un grand-père, un ancien directeur d'université, un sporadique homme politique, un cavalier émérite et un admirateur toujours de la beauté là où elle se trouve. Vous avez beaucoup, beaucoup de facettes, Monsieur Kahn. Et moi, j'ai la sensation que je n'aurai pas assez d'une heure pour les explorer avec vous, donc j'en ai pris que quelques unes. J'aimerais commencer un petit peu par votre amour des chemins et par votre amour de la promenade. Vous venez de... La promenade c'est un petit mot pour vos chemins. Vous venez de sortir un livre qui s'appelle donc *Les chemins*, dans lequel vous racontez entre autres, vos premières années que vous passez à la campagne loin de, loin de vos parents. Est-ce que vous avez une odeur qui est intimement liée à cette époque ?

Tout d'abord, ces premières années sont à l'origine de tout. C'est à dire de cet amour des chemins que vous avez rappelé. Né dans ce petit village juste à la frontière entre l'Indre et l'Indre et Loire, entre le Berry et la Touraine, il a représenté pour moi une sorte de paradis terrestre. J'étais à la garde d'une paysanne très pauvre, une nourrice sèche, déjà une femme d'une quarantaine d'années qui avait des grands enfants que j'aimais éperdument, qui, me semblait-il m'aimait aussi et pour moi, l'enfance, la nature, le monde normal, le monde où il faisait bon vivre, c'était celui où les odeurs dominantes suivant le temps étaient les foin coupés ou bien l'herbe mouillée. Ou alors, évidemment, les déjections animales qu'il fallait éviter sur les chemins creux. c'était également un monde où je me réveillais, je me rappelle, petit garçon, en sursaut, lorsque le coq ne chantait pas pour permettre au jour de débiter. Que se passe-t-il ? Il y a une anomalie. Lorsque mes parents m'ont pris pour m'amener avec eux à Paris, pour retrouver mes deux grands frères. J'ai eu l'impression que j'étais chassé de mon paradis terrestre et donc l'une des dimensions de ma vie a été de le retrouver. A été de me replonger dans ce qui me permettait de retrouver un peu

de l'énergie du garçonnet que j'étais lorsqu'à 5 ans, je l'ai quitté.

A la recherche de votre éden quoi, toute votre vie ?

Et à la recherche de mon éden, et également dans la position un peu du géant hanté. L'un des travaux d'Hercule. Vous vous le rappelez, c'était l'un des fils de Gaïa et peut-être de Neptune. Il était d'une force prodigieuse et jamais il ne pouvait être vaincu parce que lorsqu'il était fatigué, il s'allongeait sur sa mère nourricière et immédiatement ses muscles regonflaient, il avait une nouvelle énergie, une nouvelle force. Et bien moi, de la même manière, ce petit village, ça a été ma mère nourricière, en quelque sorte. Et j'ai eu l'impression que tout d'abord, dans ce petit village et puis ensuite on va dire dans la nature, dans la nature aussi peu urbanisée que possible. Il fallait que je m'y plonge pour retrouver les forces, l'énergie donc de toute façon, j'avais besoin pour mener une vie qui a été... pas compliquée, tout le monde a une vie compliquée, mais qui a été extrêmement diverse et extrêmement active.

Intense.

Évidemment, moi, j'ai vécu dans des hôtels internationaux pour les congrès. J'ai vécu dans des laboratoires, dans des universités, dans un endroit extrêmement moderne. Mais toujours, cela m'est apparu un aspect faux du monde, un aspect en quelque sorte artificiel. Et je pouvais le supporter parce que par moments, je laissais tout cela et je retrouvais cette mère nature qui me redonnait ma juvénile énergie et voyez jusqu'à septante ans, passé soixante dix ans passés,

L'Énergie est toujours là.

Elle a réussi à me redonner cette quasi juvénile ardeur.

Vous avez évoqué rapidement et je ne pensais pas y venir aussi vite, l'odeur du foin coupé qui est liée aussi à vos premiers souvenirs érotiques ?

C'est vrai ! C'est dans le Médoc, à Saint-Tison de Médoc. J'ai passé au moins sept à huit ans de mes vacances avec

mon frère Olivier, entre l'âge de 7 ans et l'âge de 13 ans, et j'étais à la garde d'une demoiselle, Mademoiselle Besino, la "Mamzelle", qui avait servi de gouvernante à son frère prêtre. Et évidemment, de ce temps là, vous n'avez pas connu ce temps là Marie, vous êtes si jeune. De ce temps là, les vacances étaient très, très longues

Trois mois, quatre mois !

Elles duraient au moins quatre mois, trois mois pleines, absolument. Et donc, c'était une tranche de vie. Et moi, fort de mes souvenirs du petit Précigné, de la campagne, j'adorais participer aux travaux des champs et en particulier, ce que j'aimais bien, c'était aller au début de mon séjour, à Saint-Tison en juillet, c'était la période où l'on rentrait les foins, les foins avaient été coupés ou alors, lorsque la saison était en retard, étaient coupés là et on allait les mettre dans la charrette. Alors, c'était à la fourche, totalement non mécanisé. Et c'était un solide cheval, un percheron, il me semble bien, qui tirait la charrette. Et j'étais avec Michou, qui était un garçon de 18 ans, un superbe garçon,

Beau, très beau,

Très beau voilà. Et on disait, je l'avais entendu dans un premier temps, je ne savais pas ce dont il s'agissait, après, je m'en suis douté qu'il était le coq du village. Il était très bien de sa personne, il faut bien le dire, et sa crête était de belle allure semble-t-il (*rires*). Et donc, je me rappelle, cela s'est passé plusieurs fois, après que dans les champs nous avons rempli totalement la charrette. Nous rentrons, lui et moi, moi souvent sur la charrette ou alors marchant à côté du cheval, à côté de lui. Il chantait très bien, ça, je ne chantais pas. Et puis, passant sur la petite route avant d'arriver, 150 mètres avant d'arriver à la ferme, on passait devant une certaine fenêtre derrière laquelle habitait une famille parisienne. En vacances. Il y avait deux filles de nos âges, et une dame qui, elle aussi, aimait bien la vie, les différentes expressions de la vie. Et Michou, passant à la fenêtre, tapait trois petits coups. On lui ouvrait, il sautait par dessus la fenêtre et il me disait Écoute, Axel, tu sais, tu conduis la charrette là, et puis tu m'attends et j'attendais. Oh ! Ça durait pas longtemps quoi. Il lui fallait bien un quart d'heure pour faire son affaire quand même, et il

arrivait ensuite. Il était un peu ébouriffé. Peut-être un tout petit peu rouge, mais ma foi normal, quoi. Et je m'imaginai mille choses ! Mille choses ! Bien évidemment. C'était ma première rencontre avec la sexualité de garçon de 12-13 ans que j'étais. Il y avait déjà des réactions corporelles à ces évocations là, je me le rappelle. Et par conséquent, pour moi, le foin, c'est ma madeleine de Proust en particulier. C'est certainement ce qui la rappelle le plus. Le foin, Michou, ce qui se passait derrière la fenêtre.

La marche, c'est d'ailleurs aussi le lieu de vos amours. Et je parle de tous vos amours puisque c'est au bout d'une marche assez longue avec votre père que vous avez compris qu'il vous aimait. Et c'est aussi le long de grands sentiers de grandes randonnées que vous avez pu déployer votre amour avec une personne que vous appelez "elle" dans votre livre *Les chemins* de manière très pudique.

Alors, de fait, je n'ai pas connu de femme qu'en chemin, mais j'ai tant aimé les chemins et la beauté qu'il eut été invraisemblable que je ne connaissusse pas de dames, y compris en chemin, et j'en ai connu en effet, un certain nom. C'est d'ailleurs là que j'ai perdu mon innocence sexuelle. En chemin, je ne pouvais pas la perdre autrement qu'en chemin, sous la tente,

(rires)

près de mon village natal d'ailleurs, à 17 kilomètres,

Oui, vous saviez très bien qu'il n'avait pas d'auberge de jeunesse dans ce village...

Voilà, absolument.

C'était une dame. J'avais 15 ans, c'était une dame à qui j'ai proposé de partager mes efforts pour trouver des auto stops. Elle voulait visiter les châteaux de la Loire et je voulais aussi. Et je lui avais proposé de commencer. Je l'avais rencontrée à Chartres. Je lui avais proposé de commencer par Lochs. Effectivement, c'est très intéressant. C'est le château de Louis 11, avec la cache du cardinal La Balue. C'est extrêmement intéressant et je lui

ai dit on ira à l'Auberge de la jeunesse. Je l'avais rencontrée à l'Auberge de la jeunesse de Chartres. Et en réalité, je savais bien qu'il n'y avait pas d'auberge de la jeunesse.

Vous aviez une petite tente...

Voilà ! et donc je lui dis écoute, c'est extrêmement embêtant. Si tu veux, j'ai une petite tente et ma foi elle a accepté. Elle n'a fait absolument... Elle n'a eu aucune réticence avant d'accepter. C'est ainsi que j'ai connu un autre aspect de la vie qui m'a quelque peu occupé quand même, il faut le reconnaître. Et puis, c'est vrai, j'ai connu en chemin, un amour, alors qui est un peu particulier parce que c'est un amour passion, une passion totale, complète, absolue. L'amour dont on espère que tous les gens que l'on aime l'ont connu, parce qu'il est tellement intense que cela n'est pas sûr après tout, peut-être. Mais je ne le sais pas. On pourrait le décrire de mille manières, mais simplement pour en résumer l'intensité, je dirais que lorsque avec elle, nous avons décidé de monter sur une montagne abrupte, compliquée, que nous avons commencé à l'escalader après l'avoir jaugée le soir avant de dormir dans notre petite tente, là encore. Et puis, que après des efforts assez considérables, en sueur, s'attendant l'un l'autre, partageant cet effort, nous sommes arrivés et que le beau temps était au rendez-vous et que le paysage était là aussi et que les mille lacs avant Saint-Romeu scintillaient avec leur luminosité, leurs couleurs différentes suivant l'inclinaison des rayons et de la végétation. Et que cette splendeur, on la partage, cette émotion, on la partage. Lorsqu'il y a l'effort, la beauté et l'amour, on ne peut pas imaginer mieux. Voilà, c'est l'épiphanie d'une vie d'homme, et de femme j'imagine.

Vous avez d'ailleurs à ce moment-là préféré les chemins escarpés. Vous en êtes venus à mépriser les GR alors que le GR 20, ce n'est pas n'importe quoi quand même, par exemple. Qu'est-ce que vous cherchiez ? C'est quoi qu'on recherche quand on veut se faire quelque part, se faire un peu mal sur le chemin, choisir des chemins de plus en plus difficiles ?

Dans cet épisode, avec elle, j'ai probablement déraillé moi aussi, l'intensité de notre relation. La manière dont je la

ressentais - en tout cas, je n'étais pas "dans elle", je ne savais pas ce qu'elle ressentait. Je crois qu'au début, au moins, elle m'aimait - faisait qu'un amour si extraordinaire, il fallait que je trouve un effort lui aussi extraordinaire et un cadre où personne ne pourrait rivaliser avec ce que nous ressentions et avec ce que nous connaissions. Et alors, au bout de quelques années avec elle, effectivement, je l'ai entraînée sur des trajets de plus en plus compliqués, vertigineux, périlleux, exposés pour tout dire, sans me rendre compte que ce sentiment, cette exigence d'offrir de l'extraordinaire à une relation que nous jugions, que je jugeais, extraordinaire, n'était pas du tout de son fait à elle. En projetant en quelque sorte mon analyse, ma pulsion sur elle, comme si elle avait été un double de moi même, alors qu'évidemment elle était elle et elle n'était pas moi. Et jamais je me suis rendu compte, si je me suis rendu compte !

Après coup ?

Mais je n'ai pas accordé de l'importance qu'elle n'était dans son affaire et qu'en réalité, c'était presque à contrecœur qu'elle me suivait. En réalité, elle avait un peu le vertige, même franchement le vertige. Elle n'aimait pas quand ça devenait vraiment trop minéral. Elle n'aimait pas quand il fallait passer un pont de neige qui menaçait de s'écrouler. On la comprend. J'étais fou de le passer, mais enfin, elle a bien raison de ne pas le passer, etc. etc. Et donc, il s'est passé quelque chose parce que il y a évidemment toujours... Je ne vois pas comment il pourrait ne pas y avoir d'excès dans un amour excessif. Il y en a. Et donc, cet excès là s'est notamment manifesté de cette très singulière manière.

Mais ça m'a quand même fait penser... Parce que quand on parle de chemin, ça a une connotation presque religieuse les chemins.

Oui, on pense à Compostelle (*rires*)

On pense à Compostelle, on pense à des textes juifs hassidiques comme *Le chemin de l'homme*, etc. Ce qu'on trouve en chemin, etc. Et vous avez eu à l'adolescence, une période un peu exaltée.

Vous êtes devenu athée après, mais une adolescence un peu exaltée pour la religion. Il y a comme ça, cette recherche d'absolu qui est revenu un petit peu à ce moment là. En tout cas, une recherche de je sais pas... Je ne sais pas comment décrire ce que j'ai ressenti en lisant votre livre, mais quelque chose d'inatteignable mais que vous vouliez atteindre quand même.

Pas d'inatteignable d'exalté, oui. Oui. D'exalté, certainement. Je crois que je peux m'approprier votre qualificatif.

Mais cette exaltation, je l'ai eu d'emblée par l'intensité de mes émotions sur beaucoup de ces chemins de nature, je suis incroyablement sensible à la beauté, il y a peu de choses qui me rendent heureux autant que la beauté, alors que j'ai une expérience d'homme, de médecin, de médecin habitué à des situations extrêmement difficiles en Afrique, en réanimation, etc. Je ne pleure plus jamais, peut-être dans des drames de famille, mais je pleure devant la beauté lorsqu'elle crée chez moi... Elle fait monter en moi une émotion qui me submerge. Je pleure comme une madeleine, on parlait de Proust tout à l'heure. Je pleure alors vraiment comme une madeleine. Évidemment, lorsque l'amour d'une femme, l'amour d'elle, s'ajoute alors à cet épisode ou d'autres femmes... J'ai connu également les émotions de cet ordre avec d'autres personnes qu'"elle" comme je l'appelle dans mon livre, l'exaltation prend une dimension encore beaucoup plus importante. Mais il ne s'agit pas... Il s'est agi très peu et il ne s'agit plus du tout d'une exaltation mystique. D'ailleurs, j'en traite dans le livre *Chemins*. Il y a un chapitre qui doit s'appeler autant que je me le rappelle, *La spiritualité en chemin* et je parle de ce qu'est ma spiritualité. De fait, cette émotion dont je parle, c'est comme si mon esprit se gonflait, se dilatait. On dit que son cœur se gonfle et se dilate et que, du fait de cette dilatation, il devenait très à l'étroit, dans ma tête. Alors, il en sortait, je ne sais pas par où, par les oreilles, par les trous de nez... Et il se mettait à se répandre dans le paysage, dans la beauté, à rentrer en communion et en résonance. Et il y a une spiritualité. Et lorsqu'il y a une femme aimée avec moi, il se passe la même chose. Et nos deux esprits se mélangent, s'accouplent en quelque sorte, mais s'accouplent cette fois-ci avec la nature. Et lorsque

l'on est plus encore, le même phénomène se passe. Mais cet esprit, il vient bien de l'homme. Il ne vient pas d'en dehors de l'homme. Il est immanent. Pour moi, je ne ne fais plus depuis très longtemps l'hypothèse qu'il puisse être transcendant. Mais il y a toujours cette propension à l'exaltation. C'est ce que j'appelle aujourd'hui, c'est le terme que je lui donne, mon sentiment face à l'épreuve du sublime.

CHAPITRE

A plus de 70 ans, Axel Kahn a en effet décidé de traverser deux fois la France. C'était en 2013 et en 2014, il a traversé la diagonale du vide, puis le grand Ouest. Il en est ressorti avec l'impression d'une France un peu coupée en deux. Il y a une France qui ne voit l'avenir que comme une suite de catastrophes inéluctables, parce qu'autour d'elle tout s'est effondré. Et puis une autre plus à l'ouest, qui, sûre de son territoire, a beaucoup plus confiance en l'avenir. Il aimerait surtout qu'on sache que la France va, d'après lui, moins mal que ce que les Français croient. Mais la marche, même si elle a façonné la vie d'Axel Kahn, c'est loin d'être sa seule activité.

Vous avez une très belle histoire qui a un peu forgé une partie de votre vie en chemin, après, j'arrête sur ce sujet. C'est celle de cet homme qui avait subi un AVC et que vous croisez un petit matin, frigorifié parce qu'il a passé la nuit dehors, parce qu'il n'a pas pu se réfugier à temps dans une couverture de survie et à qui vous poser une question que vous regrettez par la suite.

En effet, c'est sur une crête du massif du Sancy qui fait communiquer différents puits. La crête oscille entre plus de 1500 et 1700 mètres. Il fait un temps de chien ce matin là, comme il peut faire en Auvergne, ma foi, même au mois de juillet, il doit faire plus de 4 degrés, il y a un petit vent réfrigérant, il y a une brume considérable. Et là, je vois donc cette forme scintillante, curieuse, que je ne reconnais pas d'abord. Je m'approche, curieux, et c'est celle d'un très vieil homme qui a été coincé par le mauvais temps la veille au soir. Il a eu un accident vasculaire

cérébral. Il ne peut se déplacer qu'avec deux cannes anglaises et ne pouvant se dégager assez vite, il s'est enveloppé dans la couverture de survie en aluminium, d'où le scintillement qui a attiré mon attention. Et il est à la limite de l'hypothermie, peut-être en hypothermie légère, je ne suis pas seul, je suis avec des compagnons. Immédiatement, on sort le réchaud, de l'eau, on lui fait bouillir de l'eau, on fait un café très sucré. On met nos duvets sur ses épaules. On sort ce qu'il nous reste d'alimentation. On le fait manger un peu. Il se ragaillardie et c'est là où je lui pose sans doute l'interpellation la plus stupide et la plus méprisante que j'ai jamais sortie de toute ma vie et dont j'ai honte aujourd'hui. Mais enfin, je l'ai sortie ce jour là. "Et quoi, monsieur, qu'est-ce que vous pouvez bien faire dans l'état où vous êtes en un tel endroit et en tel matin, par ce matin là ?" Et là, il me regarde. Il se sert de ses cannes anglaises pour se lever vers moi, pour planter ses yeux de vieil homme avec ce cercle de cholestérol autour de l'œil...

Le médecin qui parle !

"Le gérontoxon" appelle-t-on cela je me le rappelle, d'un air très réprobateur et il tend en lâchant sa canne, il tend vers moi une main tremblante. Il me dit "et quoi, monsieur ? Et quoi ? Peut-être voudriez-vous que je sois à l'hospice à quémander après le pistolet, le bassin. Vous savez, monsieur, vous savez, chacun d'entre nous choisit sa vie" et on oublie pas cela parce que quand on réfléchit sur sa vie, même vous Marie qui êtes jeune, mais qui avez tout de même parcouru un bout de chemin, vous avez beaucoup plus simplement acquiescé ou refusé des opportunités que choisi dans votre vie des nouveaux. C'est très rare qu'on choisisse totalement sa vi. Moi, un des rares cas, en fait, c'était pour obéir au vieil homme du puit de Sancy, comme je l'ai appelé par la suite, lorsque ancien président d'université décidant de ne pas me représenter pour un mandat de plus, j'avais décidé de ne pas faire ce qu'on attend d'un homme ayant eu ma carrière, quittant la présidence d'une université, c'est à dire travailler dans le rectorat ou bien continuer toute façon à être conseiller de haut vol de l'enseignement supérieur et de la recherche médiatique, mais de devenir un vagabond cheminot. Et ce qui m'a décidée à me mettre en chemin, c'est véritablement cette injonction de l'homme du Sancy.

Chacun d'entre nous choisit sa vie. Et là, c'était une des rares fois, il y en a quelques unes d'autres. Une des rares fois où je choisisais ma vie, personne ne me proposait de faire cela. Personne n'attendait que je fasse cela. Aucune pente naturelle me poussait à faire cela. Je choisisais ma vie et de devenir pour un temps un cheminot vagabond.

En vieillissant, vous y pensez de plus en plus à cet homme là ?

Je n'y pense pas de plus en plus, mais je n'y pense jamais moins que j'y ai toujours pensé. C'est sans doute l'un des souvenirs forts, structurants que j'ai eu avec les conditions de la mort de mon père et son injonction "sois raisonnable et humain",

On va en parler.

Qui est sans doute quelque chose, évidemment d'essentiel. Cette injonction là, oui, ce sont des repères. Vous savez, comme lorsque le temps est gros, que l'on est en le bateau, le soir tombant, on reconnaît quelques phares. On reconnaît une luminosité, un éclat qui nous aide à trouver le chenal où il n'y a pas de récifs. C'est ça : l'injonction paternelle et chacun d'entre nous choisit sa vie.

CHAPITRE

"Sois raisonnable et humain" c'est des mots formidables pour tenir le fil d'une vie, on pourrait les prendre pour nous tous. Des mots qui, comme l'a déjà sous-entendu Axel Kahn, implique aussi un engagement fort pour l'humain. C'est cette autre facette d'Axel Kahn que j'ai voulu explorer.

Vous n'avez pas peur de la mort ?

Non, je n'ai pas peur de la mort. J'ai jamais eu peur de la mort à vrai dire, quand j'avais votre âge, je n'avais pas peur de la mort non plus.

Je sais ! Je sais ! C'est bien ce qui m'embête.

(rires)

Maintenant, il y a même quelque chose qui est, on va dire, un peu louche. J'aime la vie, j'aime désespérément,

éperdument la vie et je vis heureux. À 74 ans, il y a des choses que je ne fais plus comme je les faisais à 30, 40, 50 ans. Mais il y en a peu que je ne fasse plus du tout. marcher... et tout ce que vous voulez. Et donc, et puis, il y a les côté intéressants. Ma liberté est totale. Je n'ai plus de responsabilité. Et par conséquent, je n'ai pas à penser quand je parle à ceux que je pourrais mettre en difficulté, dont j'ai la responsabilité, par une expression audacieuse, un peu provocatrice. Je ne suis pas un provocateur, mais lorsque je veux provoquer, bah je provoque ! Ça n'implique que moi et personne ne peut rien contre moi. Qu'est-ce qu'on veut... Que voulez-vous que quiconque puisse contre Axel Kahn ?! 74 ans, il est honorablement connu. On peut me défaire de rien, à moins qu'on me mette en prison. Mais enfin, on est encore dans un pays où même la provocation verbale ne conduit pas en prison. Et donc, je suis totalement libre. Je suis très heureux que mes enfants et les petits enfants, mes rapports à mes petits enfants, sont vraiment très bons. Et donc, je suis heureux. Mais il n'empêche que j'ai profondément conscience que la route que j'ai parcouru est bien plus longue que celle qu'il me reste à parcourir. Et j'ai même conscience qu'il s'est passé plus de choses intenses dans la route que j'ai parcouru que dans celle qu'il me reste à parcourir. Et donc, par moments, je l'écarte rapidement, mais par moments, m'effleure l'idée d'une certaine désirabilité de la mort. Lorsque je suis dans un événement, dans un avion qui atterrit, dans une voiture alors qu'il y a un petit péril, que sais-je, je me dis bon, bien, cela pourrait se terminer là. Et je le pense sans aucun déplaisir, sans aucun déplaisir, en me disant bon, ce serait une fin de de qualité. Voilà. Ce qui est sûr, je le dis. Je le disais jadis en riant, mais maintenant, je le dis et c'est... Alors je ne sais pas si je suis convaincu. Ou bien si je me suis convaincu de la profonde sagesse de cette pensée. Je dis que la vie est pour moi comme une pièce de théâtre dont j'ai été l'acteur et un acteur totalement engagé. J'ai essayé de la jouer du mieux que j'ai pu et j'y ai pris un immense plaisir. Mais même dans ces cas là, une pièce de théâtre qui s'éternise devient ennuyeuse, elle devient chiantie et donc il faut qu'elle s'arrête à un moment donné.

Et on va revenir du coup à cette injonction dont vous parliez tout à l'heure. Votre père vous a laissé en se suicidant un mot incroyable dont vous venez de parler tout à l'heure. En vous demandant à vous, le plus jeune de ses trois fils, d'être raisonnable et humain. C'est ce mot "humain" probablement qui vous aussi vous a posé le plus de questions. Est-ce que vous avez passé votre vie derrière le suicide de votre père à essayer d'être humain ? Et qu'est-ce que ça voulait dire à ce moment là être humain ?

En tout cas, c'est, après ma naissance et avant des passions dont j'ai parlé dans le livre en particulier, la chose évidemment la plus importante qui me soit arrivée. J'avais 26 ans quand mon père est mort, s'est jeté de ce train et qu'il m'a laissé ce mot "sois raisonnable et humain". Tu es sans doute, cher Axel, tu es sans doute le plus capable de faire durement les choses nécessaires, sois raisonnable et humain. Tout d'abord, ça m'a complètement abattu parce que la première interprétation, qui est bonne d'ailleurs, qui est la bonne. Je sais que mon père me considérait dans ma jeunesse militante comme un garçon un peu brutal, un peu dur de décoffrage, et donc on peut se servir de cette vivacité, de cette brutalité en lui demandant de faire durement les choses nécessaires. Lui, il ne va pas se laisser arrêter par un excès de sensiblerie. Pourtant, je suis très sensible, mais apparemment, il n'avait pas reçu de la même manière...

Il se disait que c'était peut-être le moins des trois...

Mais avant de mourir, on s'inquiète, quand même. Lui, il va vivre alors que je lui dise "sois raisonnable et humain". C'est à dire que peut-être que si je ne lui dis pas, il pourrait ne pas l'être. Vous savez, quand un garçon de 26 ans, un homme de 26 ans, sait que son père, pour qui il avait un amour et une admiration sans bornes, a pensé de lui cela avant de mourir, c'est difficile de rester debout, c'est difficile. Puis ensuite de fait, ça a été un fil directeur extraordinaire. Il n'y a pas un seul événement important où j'ai eu à prendre une décision dans ma vie sans que je me pose la question : est-ce que Jean papa aurait

considéré que cette décision était raisonnable et humaine ? D'ailleurs, c'est l'essentiel des 28 livres ou 26 livres que j'ai écrit, je n'ai pas fait le compte, j'ai essayé de répondre à la question majeure : mais qu'est-ce qu'il veut dire par là ? Qu'est-ce que c'est ? Comment devient-on raisonnable et humain ? Qu'est-ce qui nous empêche de le devenir ? Quelles sont les menaces ? Comment peut-on les surmonter une fois qu'on l'est ? Qu'est-ce qui nous menacerait de l'être moins, de nous déshumaniser, de nous faire perdre la raison ? Et donc, ça a été comme un fil d'Ariane. Et d'une part, ce surmoi, "qu'en penserait Jean Kahn ?" est difficile à vivre, comme tous les surmois en réalité. Mais d'un autre côté, ce fil d'Ariane est un peu comme celui qui permet de s'en tirer dans le Dédale ou le Minotaure. Dans ma vie, ça a été pour moi extraordinaire...

D'avoir ce fil...

Voilà. Peut-être que cela m'a coûté, a été difficile, mais ça a été une chance inouïe ! Inouïe.

Est-ce que c'est pour ça que vous avez... Vous êtes tourné vers la génétique ? Est-ce que le choix de devenir généticien, parce que vous aviez déjà entamé grandement vos études de médecine à ce moment là, est un petit peu aussi tourné vers cette question de qu'est-ce que l'humain ? Qu'est ce que c'est, même scientifiquement, qu'est ce que l'humain ?

Non, la réponse est non.

Ah d'accord. (rires)

Très tôt, j'ai su que je voulais faire médecine et plutôt me diriger vers une approche scientifique de la médecine. Et donc, ça a été la biochimie. Et puis, lorsque les gènes ont permis de traiter plus facilement, plus rapidement, plus complètement les sujets de la biochimie, pas tous, mais ceux que j'étudiais, je suis devenu généticien.

Et alors, est-ce que le fait...

Mais en revanche, en revanche, excusez-moi...

C'est moi.

En revanche, parce que mon père était philosophe, que moi même, j'ai été, je connaissais bien l'histoire, je m'y intéressais, j'étais un homme politiquement engagé à l'époque, après avoir été très chrétien, j'ai été pendant 17 ans un jeune militant communiste et donc je savais bien que la génétique, la théorie de l'évolution d'abord, puis la génétique, avaient été des sciences qui avaient été utilisées par les idéologies les plus déshumanisantes qui soient, que évidemment, je combattais par tous les fibres de mon être et l'injonction paternelle "sois raisonnable et humain" m'a totalement imposé. Totale. Étant généticien, de me porter également au créneau de la forteresse pour éviter que les brigands de l'idéologie ne rate, ne vole MA science au profit de leur malfaisance, au profit de leur anti-humanisme, au profit de leur stigmatisation, au profit de leur vision inégalitaire. Et donc, en même temps, oui, mon engagement dans la pensée éthique est fille directe de l'injonction paternelle "sois raisonnable et humain".

Mais la vulgarisation aussi, non ? Le fait de vouloir expliquer ce que vous faites, de ne pas être ces scientifiques dans une certaine tour d'ivoire, qui disent les choses sont comme ça ou sont comme ça. Et c'est nous qui savons parce que nous sommes les scientifiques. Le fait de vouloir expliquer toujours est-ce que ça en fait partie aussi ?

Je ne saurais le dire. Oui, après coup, on peut considérer que ça en fait partie parce que j'ai expliqué que la vulgarisation, c'était aussi donner aux citoyens le moyen de s'approprier les enjeux de questions qui étaient les plus importantes pour leur avenir et sur lesquels, en tant que électeurs, ils avaient à se forger une opinion et à donner leur avis. Et ou bien je vais leur donner de quoi se forger cette opinion et donner leur avis, par la vulgarisation. Ou alors ils ne pouvaient pas se prononcer en toute connaissance de cause et la démocratie n'était plus possible. On l'a remplaçait par la technocratie. C'est toujours un peu le risque dans les sociétés technologiquement, scientifiquement évoluées.

Et quand vous voyez, par exemple, ce qui se passe aux États-Unis où, l'année dernière, les chercheurs se sont vraiment posés la question, quand, par exemple, Trump, avec son administration, a retiré les fonds pour la recherche sur l'environnement, a retiré les fonds à la NASA, où beaucoup de scientifiques se sont demandés s'ils allaient eux aussi descendre dans la rue. Si c'était le moment où il fallait s'impliquer vraiment politiquement, à un moment où, justement, leur science était dénigrée et niée, presque ?

Bah moi, je serais descendu dans la rue, ils sont descendus en partie dans la rue, mais je l'ai toujours fait. C'est à dire que le scientifique que je suis a été un scientifique qui n'a jamais hésité à descendre d'abord jusque dans les maisons de chacun, à travers la radio, la télévision ou bien le journal qu'on lit, puisque j'ai été très, très médiatisé, sans doute l'un des scientifiques les plus médiatisés de son temps en fait. Et puis, lorsqu'il s'est agi de protester au nom de ma science, notamment, et bien j'ai décidé, je suis descendu dans la rue. De la même manière. Et donc la question pour moi ne se serait pas posée. Je l'ai fait toute ma vie !

On descend dans la rue. Et ça, vous, ça vous effraie cette... Parfois, on a l'impression que les scientifiques, surtout en ce moment sur les questions de l'environnement notamment, crient dans le vide ou en tout cas sont un peu désespérés de répéter depuis quinze ans les mêmes choses sans qu'on ne les écoute.

Evidemment, j'en suis désolé, mais c'est compliqué, ma désolation ne doit pas être présentée de manière caricaturale. Je vous ai dit que je suis pour la démocratie, pas pour la technocratie, c'est à dire l'idée selon laquelle la bonne direction de la cité, du pays, du monde, serait assurée si des scientifiques, des savants s'en occupaient est très loin de ce que j'en pense. Ce que j'en pense, c'est que dans leur domaine de spécificité, ces scientifiques, ces savants doivent informer le tissu démocratique, les citoyennes, les citoyens de telle sorte qu'ils fassent connaître leurs préférences dans la diversité de leurs

présupposés. Parce que les scientifiques tâchent d'être objectifs dans l'objet de leur science, ils ne sont pas toujours. Il y a des biais, naturellement, mais par ailleurs, ils ont les mêmes biais idéologiques que le reste de la population. L'Allemagne nazie a été, de ce point de vue là, extrêmement significative. Il y a eu autant de grands grands scientifiques nazis, qu'anti-nazis, enfin la même proportion que la population allemande en réalité. Il n'y avait pas plus de résistants anti-nazis chez les grands scientifiques qu'il y en avait dans la population générale. Donc, l'idée selon laquelle les choses seraient plus sûrement assurées par des scientifiques n'est nullement démontrée par l'histoire.

Et pour revenir à votre domaine d'expertise, la génétique, je pense à plusieurs actualités de ces dernières années, notamment à ce fameux "ciseau crisper". Et je le simplifie volontairement beaucoup, mais en gros, qui permettrait de modifier l'ADN à l'intérieur...

Il ne faut pas parler au conditionnel hein ?

Qui permet ! Oui, qui permet déjà de modifier l'ADN à l'intérieur des embryons.

De réécrire des portions de l'ADN, ouais du génome.

Est-ce que c'est quelque chose qui vous fait peur, que vous aimeriez encourager d'un point de vue ou de scientifique, de chercheur ?

Pour moi, pour moi, on s'en sert tous les jours. Vous me parlez de ce qui est un outil quotidien en laboratoire. Business as you usual en réalité. C'est à dire que tout progrès peut être utilisé et a été utilisé souvent au profit ou au détriment des gens. Et donc l'éthique, la pensée éthique, c'est d'essayer de mobiliser toutes les possibilités pour que ce progrès soit utilisé au profit et non pas au détriment des gens. Ne me demandez pas si j'ai, si j'ai peur ou pas peur d'un progrès scientifique. Moi, je suis généticien moléculaire, c'est à dire que comme généticien moléculaire, le but de la génétique moléculaire, des recombinants d'ADN, c'est d'arriver à modifier le code génétique. Je l'ai fait toute ma vie dans mes laboratoires, toute ma vie. C'était ça mon boulot, mon boulot de

généticien en réalité, expérimentalement, c'était ça sur des cellules, sur des petites souris. Et on désirait pouvoir réécrire à volonté des bouts de génomes pour des desseins scientifiques ou bien de traitements de guérison de maladies, bien évidemment. Aujourd'hui, qu'on y arrive presque, avec CRISPR-Cas9, je ne vais pas me désespérer ! Naturellement. Mais comme toujours, je dis la puissance de cet outil donne la possibilité d'être encore beaucoup plus actif, d'aller beaucoup plus loin dans les projets, mais même éventuellement dans les projets qui sont néfastes et donc il faut faire a fortiori beaucoup plus attention.

On pourrait imaginer que l'humain ne soit plus une fin, mais un moyen, c'est à dire qu'on produise des humains plus performants sur ...

Ca, c'est...

Ils courent plus vite...Je vous parle en totale néophyte, mais justement,

C'est le transhumanisme.

Evidemment.

Vous êtes en train sans dire le mot de me parler du transhumanisme. Je vais vous donner un exemple qui est très intéressant, cette possibilité, cet outil qui permettent de réécrire des zones modifiées du génome. Évidemment, c'est très intéressant pour les maladies génétiques. Jusqu'à présent, quand on faisait de la thérapie génique, on ne guérissait pas le gène malade, on ne le réparait pas. On rajoutait un gène. Une prothèse, un gène qui lui, fonctionnait bien à côté du gène malade. C'était ça, le traitement. Il y a certaines maladies génétiques où ça ne convenait pas. Évidemment, si on est capable de corriger la mutation, c'est à dire de réécrire un texte normal, un texte génétique normal, ça vaut mieux. Aujourd'hui, on en est capable. Et donc, c'est formidable. C'est un progrès. Je m'en réjouis. Maintenant, à quel moment faut-il le faire chez la personne malade qui se présente ? Enfants, adultes, etc. Ou bien quand on sait que l'embryon est porteur, donnera un bébé qui, plus tard, aura la maladie ? C'est ce que l'on appelle quand on guérit une personne la thérapie génique somatique. Et quand on veut essayer de guérir au niveau de l'embryon, c'est ce que l'on appelle la

thérapie génique germinale. Et ça, ça agite beaucoup le landerneau du génie génétique et de la médecine. Et en réalité, quand on y réfléchit, il y a très peu d'indications à l'utilisation de CRISPR-Cas9 pour une thérapie génique germinale. Pourquoi ? C'est que, je ne vais pas rentrer dans le détail, mais dans les conditions où naissent des enfants atteints, on sait très bien qu'ils ont des sœurs ou des frères qui ne sont pas atteints. Il y a des phénomènes de dominance, de transmission, etc, etc. Et donc, de toute façon, pour corriger un embryon, il faut faire une étude et un diagnostic préimplantatoire. Il faut avoir des embryons, plusieurs embryons et savoir lesquels ont la mutation qui méritent d'être corrigés.

Mais si à côté vous avez un embryon qui n'a pas la mutation et qui doit se développer en un enfant normal, ce serait tout de même pervers de bricoler l'embryon anormal au lieu de le mettre de côté et de mettre dans le ventre de la future maman l'embryon normal. Et donc, en réalité, il n'y a pas d'indication de CRISPR-Cas9, en tout cas, il n'y a pas d'indication, il y a très peu d'indications de l'utilisation de CRISPR-Cas9 pour la thérapie génique germinale, si bien que tout ce qui disent c'est formidable, il faut s'y engager. Ce qu'ils ont en tête, c'est autre chose.

C'est quoi ?

C'est l'amélioration de l'homme. Si vous voulez maintenant modifier génétiquement des lignages humains pour qu'ils aient des traits supposément avantageux, alors évidemment, c'est comme ça qu'il faudrait faire : prendre un embryon et dans cet embryon, non pas corriger une anomalie, mais introduire des modifications dont on espère des traits, des qualités supplémentaires. Mais ça, j'ai pas le temps d'en parler. Ce serait une heure de plus de discussion. Mais, simplement, vous voyez bien que si le transhumain est une meilleure humanité, qu'est-ce que c'est être plus humain ? Est-ce que vous avez une modification génétique qui va vous rendre, vous Marie, plus généreuse, plus solidaire, plus courageuse, plus créatrice ? C'est ça aussi être humain.

Et puis, même jusqu'à présent, si je me mets à fabriquer des lignages comme ça, à améliorer, il y a beaucoup de fantasmes. Imaginons que je le fasse.

On perd en biodiversité humaine, non ?

Oui, c'est pas tellement ça. Mais quand je suis médecin et que je transforme un malade en bien portant, je corrige une inégalité de nature dans mes activités autour du handicap. J'essaye de faire en sorte que les personnes handicapées aient le même accès à la société que les personnes valides et puis même, en règle générale, la technique autour de nous, fait en sorte que la petite jeune fille frêle ou bien le petit malingre monsieur, il ait autant de chances de s'en tirer dans la vie que le gros costaud. C'est plus ou moins vrai, mais c'est plus vrai que c'était il y a quelques siècles quand même. Et donc jusqu'à présent, la science et la technique a été utilisée et mobilisée pour corriger les inégalités de nature. Si elle se met à changer son fusil d'épaule et à se fixer comme objectif de créer des nouveaux, de nouvelles inégalités de nature de créer des lignages améliorés, une nouvelle aristocratie, eh bien, elle nie totalement, elle détruit les fondements qui la rendait légitime. Et voilà, ma critique principale du dessein du transhumanisme.

Et dans le transhumanisme, on pense aussi aux intelligences artificielles...

Ah bah ça encore, c'est une autre heure, ce sont des sujets de conférences que je donne.

Le message d'Axel Kahn, c'est allez le voir en conférence.

(rires)

Sur l'intelligence artificielle, allez, je vais vous le dire, comme vous êtes une belle jeune femme...

C'est gentil. J'espère que si j'étais moche, vous me le diriez quand même !

Je vous le dirai quand même, parce que même si vous étiez moche, je dirais que vous êtes une très belle femme !

(rires)

Bon bah comme ça je sais pas où ce qu'on en est !

(rires)

Bon alors ! Je suis en train de discuter avec vous...

Oui.

Et puis, évidemment, je me sers de mon intelligence, mais en me servant de mon intelligence, je vois vos yeux brillants, il y a les paupières qui battent ici, les femmes ont un mouvement tout à fait extraordinaire de battements de paupières...

Ah mon pauvre ami, je me rappelle.... (rires)

Elles sont extraordinaires. Je vois votre sourire... Comme j'ai aussi une vie d'amoureux, bah je me rappelle des jeunes femmes comme vous, que j'ai mieux connues que je ne vous connais. Voilà ! Et ça fait partie de mon intelligence. L'intelligence humaine est toujours connectée à l'émotion, à la passion. L'intelligence artificielle, elle, va être prodigieuse, extraordinaire. Mais voyez-vous, elle est artificielle en ce qu'elle n'a pas de corps et donc tout ce qui est palpitation à l'interface entre l'esprit qui est au corps et le reste du corps. Un va et vient qu'est vraiment l'intelligence humaine. La machine, elle n'en est pas capable par elle-même, et par conséquent, pour l'avenir, la question est quelle place allons nous conserver à cette intelligence humaine ? Intelligence par et de l'émotion, créativité par et de l'émotion. Attention à l'autre part et de l'émotion. Dans un monde où, au niveau performances pures, l'intelligence artificielle sera devenue extraordinairement prégnante et impressionnante. Ça, c'est la grande interrogation des temps qui s'annoncent. La grande interrogation? Voyez, je vous l'ai fait en trois minutes. Alors que je le fais en une heure d'habitude.

Et vous dites que vous êtes fataliste ? Est-ce que sur ces sujets là, vous l'êtes aussi ? Est-ce que sur ces sujets de... Est-ce qu'on va réussir à ce que la génétique soit toujours utilisée comme un moyen et non une fin ?

non, quand je dis que je suis fataliste, je suis fataliste pour moi.

Mais pas pour ces sujets de société ?

Non, autrement, je ne serais pas un militant. Comme ça fait bien une heure que nous parlions, ça pourrait servir de conclusion....

Malheureusement, non !

(rires)

On va continuer. On va continuer pas très longtemps.

Je vais tout de même dire ce que j'ai à vous dire...

(rires)

C'est que souvent, on me demande mais alors, vous êtes optimiste ou pessimiste ? Et je réponds inmanquablement écoutez, si je suis là, à vous causer, donc, c'est fatigant de vous causer, c'est que vous avez la réponse. Imaginons que je sois optimiste. Le meilleur est certain. C'est pas la peine que je me décarcasse, que je me fatigue. Le pire est certain. De toute façon bah l'avenir, eh bien, c'est pareil. Je vais voir ma copine, je la lutine, on se fait des câlins. Et puis voilà, c'est tout. Puisque le reste, de toute façon, c'est inéluctable. Si je suis là, si j'écris, si je parle, si je réponds, si je m'indigne, si je proteste, c'est que, et j'ai écrit un livre avec Albert Jacquard qui porte ce titre. C'est que je suis persuadé que l'avenir n'est pas écrit et qu'il est en partie la manière dont nous l'écrivons. Et donc, je suis mobilisé, ni optimiste ni pessimiste, et donc pas fataliste. En revanche, pour moi, je suis fataliste, c'est à dire je vis, je meurs. Et puis c'est comme ça, que voulez vous ? Mais tant que je ne suis pas mort, je suis engagé.

Justement, c'est une question que j'avais envie de vous poser. On va arriver à la fin, mais vous avez assisté quand vous étiez jeune, aux événements de Charonne, notamment. Vous avez aussi assisté...

Je me suis battu même.

Vous vous êtes battu à Charonne, alors on peut rappeler que c'était parce que c'est des épisodes qui ont été un peu effacé de la mémoire collective.

C'est en février, le 8 février 1962. C'est une manifestation qui avait été convoquée avant tout par le Parti communiste et la CGT, mais ensuite les autres partis de gauche, pour la paix en Algérie. C'était avant tout la paix en Algérie et surtout la lutte contre L'OAS. À ce moment là, la police parisienne était très noyautée par l'extrême droite, par l'OAS en fait, et les manifestations, il y en avait eu une autre le 19 décembre précédent, qui avait déjà été extrêmement violente.

Et le 17 octobre,

Le 17 octobre, il y a eu l'horrible massacre d'une centaine d'Algériens qu'on a retrouvé noyés dans la Seine, que la police a jetés dans la Seine. La grande manifestation qu'avait convoqué le FLN. C'est une période d'une très, très grande violence. Évidemment, en Algérie, c'est la fin de la guerre d'Algérie, les soubresauts, les ultimes soubresauts de la guerre d'Algérie. Mais en France aussi. Et donc à la fin de la manifestation, alors que la dispersion a été demandée, la police parisienne charge, le métro Charonne est ouvert...

Et donc, les gens sont dans le métro, les gens tombent les uns sur les autres et les policiers les accablent en jetant des grilles d'arbres sur eux, en les foulant comme on foule du raisin avec les grands bâtons qu'ils avaient, qu'on appelait les bidules. C'est un massacre. C'est vraiment un massacre.

Plusieurs morts.

Il y a des morts, 9 morts, c'est totalement épouvantable. Moi, je ne suis pas dans la station de métro. Autrement, je serais peut-être plus là. Il y a plus de 1000 blessés, 1500 blessés, mais je me suis battu ce soir là, tout simplement parce que je me suis rendu compte que face à cette police là d'une extrême violence, le moins dangereux était de lui faire face.

Et c'est ce que vous dites.. vous dites il y a des moments où il faut fuir, c'est important de fuir...

C'est vrai, et il y a des moments où il faut faire face. Lorsque vous êtes dans une foule, vous ne pouvez pas fuir aussi vite que vous le pouvez. Moi, je suis très jeune,

sportif, marcheur, coureur, marathonien et donc je suis très véloce. Des flics me rattrapent si je suis tout seul, vraiment, il faudrait qu'ils s'entraînent beaucoup et puis je suis plus jeune qu'eux, etc. Mais il y a des gens devant moi, etc. Et donc, dans ces cas là, vous prenez effectivement, ce que je vais dire va sembler honteux, mais c'est incontestable. Vous prenez des couvercles de poubelles, vous prenez des hampes qui ont servi à tenir des banderoles, vous prenez des projectiles et vous vous battez contre les flics. Les flics, ils ne sont pas programmés. Je ne veux pas dire les flics, c'est la police parce que c'est péjoratif et j'ai une très grande considération pour la police. Mais je dis comme je le pensais quand j'étais jeune à ce moment là. Cette police extrêmement politisée, extrêmement agressive, elle est programmée pour charger des gens qui fuient. Pas tellement pour se battre. Si bien que quand les jeunes lui font face en nombre et qu'ils reçoivent des projectiles, ils font attention. Et on court beaucoup moins de risques ! C'est beaucoup moins dangereux. D'abord, on permet aux gens qui ne se battent pas derrière de dégager et soi-même, et bah on n'est pas matraqué par derrière et donc en effet, je m'en suis rendu compte à ce moment là, c'était la bonne tactique pour essayer de ne pas recevoir de mauvais coups.

Et métaphoriquement, aujourd'hui, sur quels sujets il faudrait ne pas fuir et plutôt y faire face et se battre ?

Ils sont extraordinairement nombreux, d'abord le climat, qui est sans doute un des défis les plus considérables. Pour moi, je suis naturellement effaré de voir la montée dans le monde entier de valeurs dont je pensais, après la fin de la guerre de 39 45, compte tenu de la place qu'avait occupé ces valeurs dans les idéologies qui avaient été vaincues, dont je pensais qu'elle ne renaîtraient pas aussi tôt, c'est à dire cet extraordinaire nationalisme. Cette violence, cette xénophobie, une certaine forme de racisme. Cette absence de générosité, évidemment, de toutes ces forces, dans une certaine lucidité. Je ne fais pas partie de ceux qui considèrent que cela ne pose pas de problème et que la générosité remplace n'importe quelle analyse politique. Mais elle fait partie de l'être humain et de plus, un peuple qui n'est pas capable de tendre la main à

d'autres gens, à un autre peuple qui se noie, perd y compris sa propre humanité, perd y compris sa propre qualité en tant que peuple. C'est à dire que dans cette affaire là, c'est évidemment ce que nous laissons mourir parce qu'il faut bien reconnaître la politique que l'on mène, que ce soit à travers les noyades ou bien que ce soit à travers les conséquences de la politique que l'on met en œuvre pour empêcher les migrants de passer, entraîne et a entraîné des dizaines de milliers de morts, des dizaines de milliers. Il y a des dizaines de milliers de morts. Je ne dis pas qu'on peut garder, que toute la misère du monde peut venir chez nous. En revanche, il y a une règle absolue. C'est ce que l'on appelle les injonctions impératives. Quand quelqu'un se noie, et bah on lui tend la main pour l'empêcher de mourir. Et ça, c'est absolument inconditionnel, inconditionnel ! Bah voilà quelques éléments...

Et j'ai une question qu'on pose à tous nos invités qui est la suivante : est-ce que c'était mieux avant ?

Non, je ne dirai pas que c'était mieux avant, alors c'était mieux avant parce que j'avais 20 ans.

Bien sûr.

(rires)

Et qu'à 20 ans, quand j'ai rencontré la blonde de l'Estérel, bien évidemment, c'était magnifique. C'était mieux avant parce que j'avais 40 ans et que j'étais avec elle sur les sommets, sur les crêtes. C'était mieux avant parce que je montais plus vite, j'allais plus haut parce que, etc. Mais le monde, en règle générale, il faut bien reconnaître que le nazisme, ensuite, le stalinisme, la révolution culturelle, ça a été épouvantable. Il y a eu des idéologies qui maintenant ont été abandonnées, qui ont créé des dizaines, des centaines de millions de morts, en fait. Et donc, quand vous regardez avant, avant, avant, il y a toujours des périodes qui sont tout à fait difficiles. En revanche, nous pensions un moment donné que tout cela, on le laissait derrière nous et qu'avec le progrès, et bien on allait pouvoir en mobiliser les possibilités pour que la société soit toute emplie d'un progrès pour l'homme. Ben manque

de pot ! Manque de pot, c'est moins simple que cela. Et le combat pour qu'il en soit ainsi, il était important en 1914. Important en 1919. En 1934, contre les ligues fascistes, il était important après-guerre, il était important quand je me battais à Charonne, et il reste important aujourd'hui, c'est à dire que nous sommes en réalité dans la permanence de ce qui va justifier l'évidence de l'engagement nécessaire des femmes et des hommes.

Merci beaucoup, Axel Kahn. Est ce que vous avez un dernier mot à me dire avant la fin ?

Oh oui, que nous avons passé un excellent moment ensemble !

(rires)